
Paul Mattei, *Le christianisme antique (Ier-Ve siècles)*

Paris, Ellipses, 2003, 176 p. (coll. « L'Antiquité : une histoire »)

Rémi Gounelle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2431>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2005
Pagination : 113-202
ISBN : 2-7132-2044-0
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Rémi Gounelle, « Paul Mattei, *Le christianisme antique (Ier-Ve siècles)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 130 | avril - juin 2005, document 130.45, mis en ligne le 02 décembre 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2431>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Paul Mattei, *Le christianisme antique* (Ier-Ve siècles)

Paris, Ellipses, 2003, 176 p. (coll. « L'Antiquité : une histoire »)

Rémi Gounelle

- 1 L'ouvrage que Paul Mattei vient de faire paraître dans la collection « L'Antiquité : une histoire » est une synthèse introductive sur les cinq premiers siècles du christianisme, destinée aux étudiants en lettres et en histoire des deux premiers cycles universitaires et, plus largement, au grand public. Après une présentation du judaïsme du Second Temple et des paganismes, il s'ouvre par une présentation des questions relatives à Jésus et à ses disciples ; les deux parties suivantes sont consacrées à « L'Église dans l'Empire païen (II^e-III^e siècles) », puis à « L'Église dans l'Empire chrétien (IV^e-V^e siècles) » ; un bref épilogue présente « l'aube du Moyen-Âge ». En annexe figurent une carte, un glossaire, une bibliographie et divers documents utiles.
- 2 Cet ouvrage souffre de plusieurs déficiences sur le plan pédagogique. En premier lieu, le glossaire ne porte que sur le vocabulaire trinitaire et christologique ; de nombreux termes techniques utilisés dans l'ouvrage n'y sont pas expliqués, alors même qu'ils sont absents des dictionnaires courants, comme « hénouthéisme », « poliade », « hérésiologue » ; d'autres termes tout aussi abscons pour le lectorat visé, ou placés entre guillemets par l'auteur, vraisemblablement pour attirer l'attention sur les problèmes de définition qu'ils posent, sont employés avant d'être définis, sans qu'aucun renvoi ne localise la définition (ainsi p. 61, « apologistes », défini p. 69-70 ; Hippolyte, employé entre guillemets p. 66, n'est explicité que p. 77 ; p. 105, l'astérisque suivant « marcellien » renvoie au glossaire, mais la définition se trouve en réalité p. 109, etc.) ; pour certains de ces termes, comme, sauf erreur, « philosophe », l'auteur ne prend jamais la peine de préciser, pour le lecteur profane, en quoi ils posent problème ni où il pourra trouver plus ample information sur leur signification.
- 3 En second lieu, sur beaucoup de sujets, Paul Mattei en dit trop ou trop peu. Ainsi écrit-il p. 23 : « peut-être » le troisième siècle « fut-il un "âge d'angoisse" », sans expliquer ce à quoi cette expression renvoie et en ne signalant que grâce à un discret « peut-être » quelles réserves elle peut susciter. Il aurait été plus pédagogique soit de supprimer ce clin

d'œil savant mais incompréhensible pour le lectorat visé, soit de prendre quelques lignes pour en dire plus. De même, p. 147, écrire que, « dans la théologie, à côté de l'argument scripturaire, l'argument patristique se développe », sans expliquer de quoi il s'agit, est supposer, de la part du lectorat visé, une surprenante connaissance préalable du sujet.

- 4 En troisième lieu, le souci – légitime – de simplification des données historiques qui anime Paul Mattei l'a parfois conduit à des énoncés abusifs. Ainsi, p. 67, affirmer que le « retour au calme » après les persécutions « fut définitif avec le prétendu “édit de Milan” (313) », sur lequel le lecteur ne saura rien de plus, est au mieux trompeur ; les politiques antichrétiennes de Maximin Daïa et de Licinius seraient-elles donc quantité négligeable ? Il aurait été plus correct – et pas moins concis – d'écrire que le « retour au calme » après les persécutions « commença avec le prétendu “édit de Milan” ». Dans d'autres cas, cet essai de simplification aboutit à des résultats peu heureux : il est déjà surprenant d'apprendre qu'il existe des « homéens de droite » et « de gauche », mais que penser lorsqu'on lit p. 110 que les « homéens de gauche » sont « en fait ariens » et que ceux « de droite » sont « en fait orthodoxes » ?
- 5 On regrettera, enfin, les jugements à l'emporte-pièce formulés par Paul Mattei, pour qui, par exemple, le « formalisme » de la religion traditionnelle « ne satisfait sans doute aucun besoin religieux intime » (p. 22) ou le monothélisme est une « cote mal taillée entre le chalcédonianisme (...) et le monophysisme » (p. 161).
- 6 Sur un plan scientifique, et nonobstant les raccourcis signalés précédemment, l'ouvrage ne tient pas toujours compte des développements récents sur le sujet. C'est en particulier le cas pour ce qui concerne la religion traditionnelle païenne et le phénomène de conversion, où les travaux de R. McMullen et d'autres ne semblent avoir guère laissé de trace. L'auteur définit ainsi la « nouvelle religiosité » comme la « quête d'un salut individuel » (p. 23), sans préciser qu'il s'agissait d'un salut matériel (santé, bonnes récoltes...) recherché dans l'ici-bas. Le dernier paragraphe de la p. 25, sur les différences entre cette religiosité et le christianisme, est teinté des anciens acquis de la science des religions et passe à côté des divergences perceptibles dans l'univers mental des païens et des chrétiens des II^e-III^e siècles ; les rapports entre christianisme et religion traditionnelle à cette époque n'étaient en effet qu'exceptionnellement pensés en termes de « métaphysique », pour reprendre un terme employé par Paul Mattei (p. 63) ; ce regard biaisé le contraint d'ailleurs à expliquer par une pirouette douteuse l'absence d'exposé sur les « spécificités dogmatiques » dans l'œuvre des apologistes (p. 70). De même, p. 56, le résumé des motifs de conversion au christianisme est centré sur le témoignage des seuls intellectuels (Justin, Cyprien, Tertullien), que l'on ne saurait considérer comme représentatif ; il met insuffisamment en valeur le rôle joué par les martyrs et gomme l'importance des miracles, dont on connaît pourtant la prégnance aux II^e-III^e siècles, et pas seulement pour le développement du christianisme.